



HAL
open science

**Au Mésolithique, il ne suffit pas qu'une coquille soit
bonne à décorer, encore faut-il qu'elle soit bonne à
penser**

Catherine Dupont

► **To cite this version:**

Catherine Dupont. Au Mésolithique, il ne suffit pas qu'une coquille soit bonne à décorer, encore faut-il qu'elle soit bonne à penser. Bulletin de la Société archéologique champenoise, 2021, " Les derniers chasseurs, 40 ans après ", Hommage à Jean-Georges Rozoy, 113 (2-3), pp.275-291. hal-03298546

HAL Id: hal-03298546

<https://hal.science/hal-03298546v1>

Submitted on 23 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DUPONT C., 2021 - Au Mésolithique, il ne suffit pas qu'une coquille soit bonne à décorer, encore faut-il qu'elle soit bonne à penser, *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise*, « Les derniers chasseurs, 40 ans après » *Hommage à Jean-Georges Rozoy*, 113, n°2-3, 275-291.

Au Mésolithique, il ne suffit pas qu'une coquille soit bonne à décorer, encore faut-il qu'elle soit bonne à penser.

Catherine Dupont

CNRS, UMR 6566 CReAAH (Centre de Recherche en Archéologie, Archéosciences, Histoire), Université de Rennes, Campus Beaulieu, 263 avenue Général Leclerc, bât. 24-25 -CS74205, 35042 Rennes Cedex, France, catherine.dupont@univ-rennes1.fr,

Résumé

Le Mésolithique est une des périodes emblématiques des amas coquilliers dans le nord-ouest de la France comme le long du littoral atlantique européen. A cette période, c'est un lieu où l'on vit, mais aussi celui où on enterre les morts. Parmi les multiples activités mis au jour au sein de ces accumulations de coquilles, celle de la pêche aux poissons et crustacés, de la collecte de fruits de mer et du ramassage des éléments qui s'échouent dans les laisses de haute mer à chaque marée, viennent rivaliser avec la chasse aux grands gibiers et aux oiseaux. Les mollusques marins illustrent bien l'impact de l'océan sur ces populations à la fois par la source de nourriture produite mais aussi par la matière première qui sert de support à de la parure. Ces deux utilisations sont souvent séparées par les archéologues dès la fouille. Les premières sont destinées à l'archéozoologie, et les secondes au technologue. Leur comparaison révèle pourtant des différences majeures qui montrent qu'il ne suffit pas qu'une coquille soit bonne à décorer, encore faut-il qu'elle soit bonne à penser.

Mots clés : Mésolithique, coquilles, coquillages, parure, nourriture

Introduction

Les amas coquilliers ont été associés pour le littoral atlantique européen aux chasseurs-cueilleurs du Mésolithique (Fisher, 1995 ; González Morales et Clark, 2004 ; Milner *et al.*, 2007 ; Gutiérrez-Zugasti, *et al.*, 2011 ; Bicho *et al.*, 2015). Ce constat est d'autant plus vrai pour les pêcheurs-chasseurs-cueilleurs du nord-ouest de la France où ces édifices anthropiques s'avèrent être de véritables plateaux de fruits de mer et repas orientés autour de ressources marines variées (Dupont *et al.*, 2009, 2010). Cet impact de la faune du littoral sur les régimes alimentaires de ces populations totalement dépendant de la nature est visible à la fois à partir des éléments chimiques incorporés par

les ossements humains mais aussi par les immondices produites par la consommation régulière de ressources fournies par l'océan (Schulting et Richards, 2001 ; Schulting *et al.*, 2004 ; Dupont *et al.*, 2007b). Ainsi, carapaces et pinces de crabes, arêtes et vertèbres de poissons, coquilles, os de mammifères et d'oiseaux marins composent ces décharges au côté de restes de quelques grands mammifères et d'oiseaux terrestres (Gruet, 2002 ; Tresset, 2002, 2005 ; Dupont *et al.*, 2009).

L'histoire de l'archéologie montre que, même si ces amas coquilliers ont souvent été associés au Mésolithique, les coquillages ont souvent été relégués en « un appoint minime à valeur gustative » (Rozoy, 1993) par le passé. Leur intérêt scientifique aux yeux des archéologues évolue en fonction des modes et des influences d'autres disciplines (Dupont et Marchand, soumis). Comme si l'acte en lui-même de collecter les coquillages était une activité secondaire dans le quotidien de ces populations côtières. En y regardant de plus près on peut même se demander si cette activité jugée de moindre risque souvent reléguée aux personnes jugées les plus faibles d'un groupe (enfant, femmes et personnes âgées) n'a pas été victime d'un certain machisme de la part des archéologues, face à la force et la stratégie que nécessitent la chasse du grand gibier. Il existe bien sûr des exemples de populations littorales où les enfants et femmes collectent les coquillages de la partie haute de l'estran (Meehan, 1983), mais cette inégalité où répartition des tâches peut être un moyen pour le groupe de protéger les plus faibles sans pour autant considérer le fruit de cette activité comme dérisoire dans les menus de l'ensemble du groupe. On peut même s'interroger sur le statut du mollusque marin. Peut-il être considéré comme un « vrai animal » (Poplin, 1990) digne d'être mangé. De même, une coquille mérite-t-elle d'être ramassée sur un site archéologique au même titre qu'un os ? L'image du coquillage a pu et peut avoir des retentissements même dans le choix de l'archéologue sur le terrain, qui jette sans remord les squelettes des coquillages consommés dans les déblais de fouille tandis que la moindre coquille percée sera soigneusement étiquetée et mise dans un écrin (boite en plastique avec son coton). Pour exemple, les fouilles du couple Péquart, sur les amas coquilliers de Tévéc et d'Hoedic illustrent bien cette distinction (Péquart *et al.*, 1937 ; Péquart et Péquart, 1954). Si l'ensemble des sédiments a été passé au crible des tamis, seules les coquilles jugées importantes aux yeux des archéologues de l'époque ont été conservées. Il s'agit de celles qui ont été trouvées percées ou dont les individus d'une même espèce sont rares par leur nombre sur ces sites. Cette dichotomie d'un même animal qu'est le mollusque marin par l'archéologue est loin d'être anodin car l'archéologue sépare d'emblée ce qu'il juge un déchet, d'un objet précieux. En se penchant d'un peu plus près sur l'ensemble de ces mollusques et en les considérant tous en tant qu'artefacts, qu'ils soient coquilles de coquillages consommés ou objets de parure, cette dichotomie d'espèces suivant leur utilisation transparait. C'est ainsi que cet article fait écho à la célèbre phrase de Claude Lévi-Strauss « Il ne suffit pas qu'un aliment soit bon à manger, encore faut-il qu'il soit bon à penser » (Lévi-Strauss, 1962). De même, il ne suffit pas qu'une coquille soit bonne à décorer, encore faut-il qu'elle soit bonne à penser. L'objectif de cet article est de rappeler ce que ces coquilles archéologiques nous disent des choix et des connaissances de ces Mésolithiques sur les coquillages mais aussi sur l'environnement marin.

Les amas coquilliers : des décharges préhistoriques éphémères.

Bien que les amas coquilliers soient un emblème du Mésolithique, ils sont très rares le long du littoral atlantique de la France. Quatre sont décrits comme de véritables amas coquilliers de par leur superficie, leur volume et la forte proportion de coquilles marines qui en composent le sédiment (Dupont, 2006, p.41) : Beg-an-Dorchenn (Plomeur, Finistère ; Kayser, 1985), Téviéc (Saint-Pierre-de-Quiberon, Morbihan ; Péquart *et al.*, 1937), Beg-er-Vil (Quiberon, Morbihan ; Kayser, 1987 ; Marchand *et al.*, 2016) et Hoedic (Quiberon, Morbihan ; Péquart et Péquart, 1954). Ils sont tous datés de l'extrême fin du Mésolithique, c'est-à-dire de la fin du VII^e millénaire à la deuxième moitié du VI^e millénaire av. J.-C. (Marchand et Schulting, 2019). Ces sites côtiers où les femmes et hommes ont vécu au Mésolithique étaient sans doute plus nombreux à l'origine. Un simple regard sur la courbe d'oscillation du niveau marin suffit à l'expliquer (Dupont, 2006 ; Stephan et Goslin, 2014). Beaucoup de ces sites ont été détruits lors de la remontée du niveau marin, d'autres sont sans doute immergés ou ensevelis sous plusieurs mètres de sédiments. La poignée d'amas coquilliers encore visibles est d'ailleurs actuellement régulièrement grignotée par les assauts de la mer (et les archéologues) et est inexorablement amenée à disparaître.

D'autres sites archéologiques étaient potentiellement de véritables amas coquilliers à leur découverte comme les sites de Saint-Gildas (Préfailles, Loire-Atlantique) ou de Porteau-Ouest (Pornic, Loire-Atlantique) sur la côte du sud de la Loire. Malheureusement, leur composition en mollusques marins reste mal connue. Cette méconnaissance est liée à une combinaison de plusieurs facteurs comme le peu d'intérêt porté lors de leur découverte aux coquilles marines elles-mêmes, aux méthodes de prélèvement, à la perte de prélèvements et à la rareté des documents descriptifs d'époque.

Le site de Porteau-Ouest a été découvert dans les années 1970 au cours de prospections par M. Tessier. Il y décrit un site qui « s'étend en front de falaise sur une quinzaine de mètres » (Tessier, 1984, p.99). Une fouille non autorisée de F. Quatrehomme a abîmé la station sur une surface de 16 m², seul le matériel lithique semble y avoir été ramassé (Rozoy, 1978). En 2001, des sondages y ont été réalisés après la découverte par M. Tessier d'une petite poche de coquilles marines (Marchand *et al.*, 2001). Bien que les coquilles marines aient une composition très proche de ce qui est régulièrement découvert au Mésolithique (forte diversité spécifique, abondance des scrobiculaires *Scrobicularia plana*, parure en cyprée *Trivia monacha* ; Dupont, 2006) son attribution au Mésolithique n'a pas pu être confirmée faute de mobilier associé datant et d'un contexte stratigraphique clair (Marchand *et al.*, 2001).

Les sites de la pointe de Saint-Gildas, un peu plus au nord, semblent avoir subi un scénario similaire. « En 1978, une tempête ayant délavé la falaise mit au jour un petit débris de cuisine » (Tessier, 1984, p.78). Ce dépotoir référencé sur le terme de Saint-Gildas 1c fut fouillé et étudié intégralement par M. Tessier (Tessier, 1984, p.78). Malheureusement, cet échantillon n'a pas été retrouvé. M. Tessier avait

cependant pris le soin de décompter et de faire dater les coquilles (Tessier, 1984, p.78). Elle situerait ce dépotoir coquillier dans la première moitié du VI^e millénaire. Sur cette même pointe de Saint-Gildas, G. Reffé y avait décrit en 1954 « un amas de charbons d'où sortaient des quantités de coquilles de patelles et de petits silex blancs » (Bellancourt, 1980, p.7). Seuls les silex sont cités par le découvreur lors d'une séance de Société préhistorique française (Reffé, 1954). Ses dimensions varient selon les auteurs de 2 à 120 m² et le terme de kjökkenmödding est utilisé (Bellancourt, 1980 ; Rozoy, 1978, p.767 ; Tessier, 1984). M. Tessier, le nommant Saint-Gildas 1b, y a réalisé des décomptes de coquilles (Tessier, 1984, p.81). Il avait fait déposer une partie du matériel au Musée Dobrée qui ont été réexaminés à l'occasion d'un doctorat (Dupont, 2003, 2006, p.119-125). En 2003, M. Tessier observa une concentration de coquilles visible en front de falaise sur ce même locus. Malheureusement, l'opération de terrain réalisée en 2004 est intervenue bien trop tard sur ce dépotoir dont seule une petite lentille subsistait (Dupont et Marchand, 2008 ; Dupont *et al.*, 2007a).

Ces cas sont intéressants car il existe un décalage entre les premières descriptions de certains d'entre eux de plusieurs dizaines de mètres de longueurs et les opérations de terrain où des reliquats de concentrations coquillières de moins d'un mètre de longueur subsistent. Il est cependant probable que ces accumulations coquillières soient les mêmes. Ce que l'archéologue observe est l'inexorable dissolution de ces systèmes qui s'auto digèrent au fur et à mesure que le temps passe ainsi que leur disparition dans la mer au fur et à mesure que l'érosion grignote les falaises. Les quelques lambeaux observés ne sont sans doute qu'une image erronée de la réalité. Pour exemple, les petites lentilles quasi monospécifiques en mollusques marins étudiées de Saint-Gildas n'étaient peut-être qu'un des milliers de lots de coquillages composant un véritable monticule de patchwork de déchets mésolithiques. L'absence de restes de poissons, de mammifères ou d'oiseaux que nous avons pu utiliser pour faire de ces maigres dépotoirs des sites satellites complémentaires de sites résidentiels représentés par les amas coquilliers (Dupont et Marchand, 2008) n'est peut-être que le résultat de la dissolution différentielle des vestiges organiques en périphérie de ce type de site archéologique. La comparaison des sites de Saint-Gildas avec d'autres sites estuariens du Mésolithique comme ceux du complexe de Muge au Portugal amène à la prudence (Dupont et Bicho, 2015). ~~De même,~~ Les opérations de Beg-er-Vil nous ont d'ailleurs montré que la limite de tels sites ne s'arrêtait pas à l'accumulation coquillière (Marchand *et al.*, 2016). Dans les zones périphériques de l'amas originel, les coquilles y sont peut-être alors les derniers témoins visibles, comme une image tronquée d'un mode de vie côtier au Mésolithique. Malheureusement, le désintérêt des coquilles même qui composent les amas coquilliers fait que beaucoup d'entre eux sont connus d'avantage par les éléments lithiques auxquels ils étaient associés (Rozoy, 1978). Les amas coquilliers qui permettent de décrire l'impact des mollusques marins dans le mode de vie de ces pêcheurs-chasseurs-cueilleurs du littoral atlantique français se comptent alors sur les doigts d'une main. Cet état de fait est important à prendre en considération car nous sommes très loin de pouvoir décrire la variabilité des comportements humains sur le littoral atlantique de cette

période. D'un autre côté, cette faiblesse a pu se transformer en atout car l'analyse d'un amas coquillier nécessite du temps. Nous proposons donc, dans ce qui suit, de décrire le rapport de l'Homme aux coquillages qu'il a mangé à la fin du Mésolithique le long de la façade atlantique de la France, puis dans un second temps les coquilles qu'il a utilisées pour parer son corps ou décorer des objets.

La pêche à pied ou collecte de coquillages

Les informations présentées ci-dessous sont issues de la compilation des données de quatre amas coquilliers les mieux connus en l'état actuel des recherches du littoral atlantique de la France. Les données de Tévéc et Hoedic correspondent au croisement des données publiées (Péquart *et al.*, 1937 ; Péquart et Péquart, 1954 ; Taborin, 1971 et 1974 ; Dupont, 2006) et des quelques coquilles déposées au Musée de Carnac (Dupont, 2006). Celles de Beg-an-Dorchenn et de Beg-er-Vil sont issues des fouilles des années 1980 dirigées par O. Kayser, d'un sondage complémentaire en 2001 réalisé à Beg-an-Dochenn (Dupont, 2006 ; Dupont *et al.*, 2010) et de fouilles des années 2010 à Beg-er-Vil (Marchand *et al.*, 2016). Les différentes observations et analyses réalisées sur les mollusques marins de ces quatre sites ont été résumées (fig. 1). Ces données permettent de montrer le décalage existant dans le degré d'information connu de ces invertébrés marins en fonction de la date de publication.

Ainsi, bien qu'un tamisage systématique des sédiments ait été effectué à Tévéc et Hoedic, seules les coquilles jugées remarquables à l'époque des fouilles ont été isolées et décrites (fig. 1). Il s'agit de milliers de coquilles percées et de quelques autres de grandes dimensions. Par exemple à Hoëdic, le croisement des données connues montre que 5 066 coquilles ont été attribuées à de la parure tandis que 265 représentant de la nourriture ont été conservées (Dupont, 2006). De même à Tévéc, au moins 6 987 sont connues en tant que parure pour 130 en tant que nourriture (Dupont, 2006). Ce résultat est clairement le reflet des orientations de recherche des archéologues de l'époque qui n'ont pas fouillé l'amas coquillier mais les sépultures qui ont été creusées dans ce qu'ils considèrent comme du sédiment (Dupont et Marchand, soumis). Nous avons récemment alerté sur cette sélection des archéologues qui évolue au fur et à mesure des problématiques du moment et qui fait de la coquille percée un artefact à l'inverse des autres coquilles non modifiées (Dupont, 2019).

Quoiqu'il en soit, ces 20 années de recherche sur les mollusques consommés de ces quatre amas coquilliers, disponibles à différentes échelles d'observation, permettent de caractériser leurs modes de collecte. Dès lors que le tamisage est appliqué par l'archéologue sur ces amas coquilliers, la diversité des taxons apparaît. Parmi les espèces majoritaires consommées et communes à ces quatre sites, on peut citer les patelles *Patella* sp., le bigorneau *Littorina littorea*, la monodonte *Phorcus lineatus* et la coque *Cerastoderma edule* (fig. 2 à 5). La palourde européenne *Ruditapes decussatus* et l'huître plate *Ostrea edulis* sont, quant à elles, communes à trois sites et la moule *Mytilus edulis* à deux d'entre-eux. La scrobiculaire *Scrobicularia plana*, le pourpre *Nucella lapillus* et la lutraire *Lutraria* sp. sont indiqués comme majoritaires dans l'alimentation sur seulement un d'entre eux. Ces données sont bien

sûr à relativiser en fonction des méthodes de prélèvement effectuées au sein de chacun de ces sites. Une espèce comme la lutraire a sans doute été isolée à Téviéc pour sa grande dimension. L'application du tamisage, comme à Beg-an-Dorchenn et Beg-er-Vil, permet de mettre en évidence la présence de plusieurs espèces à plus de 5% de représentativité du nombre d'individus (Dupont, 2006). Cela implique que ces derniers pêcheurs-chasseurs-cueilleurs ne se sont pas focalisés sur une unique espèce. Les coquillages sont tributaires de leur substrat. Or, pour chacun de ces amas coquilliers au moins deux grands types de substrats sont représentés, à savoir, les rochers et le sable. Ainsi, si la majorité des espèces est rapidement accessible sur les rochers, les femmes et les hommes du Mésolithique ont dû creuser le sable à la recherche de coques, de palourdes et la vase pour les scrobiculaires. Pour un site comme Beg-er-Vil, où le tamisage a permis de renforcer cette image d'une collecte diversifiée, cela implique une connaissance à la fois des espèces de rochers, dont celles qui se cachent sous les algues, de sable et de vase. Toutes sont accessibles dans la zone de l'estran. Cela implique que les phénomènes de marée étaient sans doute connus des populations du Mésolithique. On trouve d'ailleurs un cas unique à notre connaissance pour le Mésolithique atlantique européen à Beg-er-Vil : l'attestation de la consommation du murex *Ocenebra erinaceus*. Ce gastéropode vit dans les plus bas niveaux de l'estran ce qui montre qu'à chaque marée, les Mésolithiques ont sans doute su profiter de toute l'amplitude de la zone émergée quotidiennement. Cette diversité à la fois des espèces mais aussi des lieux de pêche et des stratégies de pêche potentiellement utilisées permet de proposer une possible transmission des coins de pêche. En effet, la diversité des environnements exploités est telle qu'une halte de quelques heures sur la côte ne suffit pas à débusquer toute la diversité des ressources exploitées et consommées à Beg-er-Vil. Les fragments de roche encore collés aux huîtres transportées sur le site montrent que ces populations ne se sont pas cantonnées à un simple ramassage à mains nues. Ils ont percuté les rochers quand cela était nécessaire pour en extraire les huîtres (Marchand *et al.*, 2018). La composition des dépotoirs montre également que toute la diversité de coquillages accessibles dans le voisinage du site n'a sans doute pas été collectée à la même marée. Des concentrations d'espèces montrent que l'amas de Beg-er-Vil est composé de rejets plus ou moins spécifiques comme autant de parties de pêche qui se succèdent (Marchand *et al.*, 2018). Elles semblent correspondre davantage à des rejets de repas qu'à des concentrations liées à la transformation de la chair de l'animal comme le séchage ou le fumage par exemple. En effet, en l'état actuel de nos connaissances de telles pratiques qui permettent de différer la consommation des mollusques sont réalisées sur une même espèce et massivement, ce qui n'est pas le cas sur les lots étudiés. La diversité spécifique observée à Beg-er-Vil témoigne d'un comportement opportuniste où les espèces de plus de 20mm ont été collectées pour être mangées. Le manque de ressources ne semble pas avoir amené ces groupes humains à mettre les pieds dans l'eau pour rechercher de la nourriture, encore moins à pratiquer l'apnée comme c'est le cas chez certaines populations maritimes. On pense par exemple à l'ormeau absent de leur régime alimentaire.

Pour résumer ces résultats, tout ce qui fait plus de 20mm et qui est accessible à pied sec à marée basse semble bon à manger pour ces derniers témoins du mode de vie pêcheurs-chasseurs-cueilleurs de la côte atlantique française. La diversité offerte par les environnements locaux leur a, malgré tout, permis de profiter d'un plateau de fruits de mer varié.

Le ramassage des coquilles vides sur la plage

L'étude des milliers de coquilles percées reflète également le rapport de ces femmes et de ces hommes à l'océan. Plusieurs sites archéologiques du Mésolithique permettent de les illustrer, à différentes échelles. Les parures de Téviec et Hoëdic correspondent principalement aux coquilles découvertes dans les sépultures. Elles ont été analysées dans les années 1970 par Y. Taborin (Taborin, 1971, 1974). Le site de La Vergne est aussi intéressant pour cette synthèse. En effet, il s'agit d'une nécropole (Duday et Courtaud, 1998) à l'instar de Téviec et d'Hoëdic à la différence près que les tombes ne sont pas associées à un amas coquillier. Les analyses isotopiques réalisées sur les squelettes ont d'ailleurs montré que ce groupe humain, n'avait pas consommé de fruits de mer (Schulting *et al.*, 2008). En tous les cas, il n'en a pas consommé suffisamment ou assez régulièrement pour modifier la composition chimique de ses ossements. Une autre différence est leur datation. En effet, les sépultures de la Vergne sont plus vieilles de trois millénaires. De même, l'écart dans le temps des fouilles elles-mêmes de ces différentes sépultures mérite d'être rappelé. Si à Téviec et Hoëdic, les éléments de parure ont été regroupés par les fouilleurs en lots pour leur proximité avec un squelette, ceux de La Vergne ont été scrupuleusement enregistrés dans l'espace et aussi selon leur orientation (Dupont *et al.*, 2014 ; Laporte et Dupont, 2019 ; Laporte *et al.*, soumis). Quant aux coquilles parures de Beg-an-Dorchenn et de Beg-er-Vil, elles ont été trouvées dans la masse de l'amas et correspondent sans doute à des éléments perdus (Dupont, 2006 ; Dupont *et al.*, 2010, Dupont, 2019). Cette hypothèse repose à la fois sur la taille de ces parures (toutes inférieures à 20 mm voire plus proches de 10mm), sur le fait qu'elles sont souvent isolées, qu'elles présentent des traces d'utilisation et que certaines sont cassées au niveau de leur perforation. Les grandes coquilles qui ont pu composer la parure et accompagner des petits éléments auraient, quant à elles, été récupérées. Celles minuscules retrouvées dans les amas auraient été perdues à l'insu de leurs propriétaires. Il faut d'ailleurs noter qu'il existe des cas de réparations sur ces coquilles parfois infra-centimétriques preuve de leur importance et du fait que leur perte était sans doute fortuite.

Malgré ces nombreuses différences, les similitudes dans la composition des parures en coquilles marines sont frappantes. Dans les amas coquilliers, en dépit de l'abondance des mollusques consommés, les coquilles majoritairement utilisées comme matière première pour confectionner des parures ne sont pas issues du recyclage des déchets alimentaires (Dupont, 2012, 2014). Ainsi, tout mollusque consommé n'est pas bon à décorer. Ce constat se vérifie bien si les espèces majoritairement utilisées pour se décorer sont comparées à celles qui dominent les plateaux de fruits de mer (fig. 2 à 6).

Pour les nécropoles prises en compte, les deux espèces majoritaires sont des espèces de petites dimensions, c'est-à-dire, inférieures à 20mm (fig. 2, 3 et 6). Cette valeur est intéressante car nous avons constaté que c'est la taille minimale que l'œil humain retient pour une collecte de coquillages destinés à être mangés (Dupont, 2006). Pour confectionner des parures, une autre dimension est recherchée. C'est ainsi que littorines obtuses *Littorina obtusata* et cyprées *Trivia europaea* sont utilisées à Téviec et Hoedic et nasses réticulées *Tritia reticulata* et dentales *Dentalium* sp. à La Vergne. La dimension de ces coquillages dépasse rarement les 20mm. La différence des espèces majoritairement utilisées pourraient très bien être liée au profil de la côte la plus proche. En effet, les espèces choisies à Téviec et Hoedic vivent en substrat rocheux, tandis que celles de La Vergne sont inféodées aux environnements ensablés. On peut également noter, pour ces trois sites, une composition binaire des cortèges malacofauniques déjà observée sur les sites bretons (Taborin, 1974). Elles représentent à elles seules, 99% des 5 066 parures en coquilles marines identifiées à Hoedic, 98% pour 6 987 à Téviec, et 97% pour 3 297 à La Vergne (Taborin, 1971 ; Dupont 2006).

Quelques rares exemplaires de coquilles appartenant au registre alimentaire du Mésolithique ont été utilisés dans la parure. C'est le cas de l'huître plate, de patelles, d'une valve de moule et d'une autre de coque à La Vergne. Elles représentent moins de 0,5 % du nombre de coquilles utilisées (N=3 297) pour confectionner les parures de ce site. L'aspect de ces tests montre d'ailleurs, qu'à La Vergne, ce sont des coquilles qui ont subi une érosion marine qui ont été utilisées (Dupont *et al.*, 2014). Elles étaient déjà dépourvues de la chair de l'animal lorsqu'elles ont été ramassées sur la grève et ces coquillages appartenant au registre alimentaire du Mésolithique restent largement minoritaires dans l'assemblage. Quelques espèces comme la patelle, l'huître plate et la coque, consommées au Mésolithique ont potentiellement aussi été utilisées à Téviec et Hoedic (Taborin, 1971 ; Dupont, 2006). Ils représentent une faible proportion de la parure (moins de 1%) mais leur état de surface n'a pu être systématiquement observé car certaines sont connues uniquement par le biais des monographies (Péquart *et al.*, 1937 ; Péquart et Péquart, 1954). Elles auraient cependant mérité d'être observées avec attention car une coquille percée ne fait pas toujours une parure même si les archéologues en raffolent (Dupont *et al.*, 2010).

Non seulement, la plupart des coquilles utilisées ne fait pas partie du registre alimentaire mais plusieurs d'entre elles ne peuvent pas être collectées vivantes. En effet, parmi ces trois assemblages, plusieurs espèces sont subtidales et vivent donc sous le niveau de la mer et même parfois à plusieurs mètres de profondeur comme c'est le cas des dentales (Poppe et Goto, 1993). Parmi ces espèces, l'amande de mer, la bucarde de Norvège et le dentale sont communes à La Vergne, Téviec et Hoedic (Taborin, 1974 ; Dupont, 2006). L'analyse systématique des indices d'érosion a même permis à La Vergne de démontrer qu'ils étaient tellement accentués que cette usure avait même pu provoquer le percement de grandes valves au niveau de leur crochet (Dupont *et al.*, 2014 ; Laporte et Dupont, 2019 ; Laporte *et al.*, soumis). Cela a également pu être le cas des nasses réticulées dont 65% des milliers de coquilles analysées à La Vergne présentent l'intégralité de leur surface polie, ce qui se

traduit par un effacement des ornements des côtes (Laporte *et al.*, soumis). L'observation de tels stigmates sur des référentiels actuels aboutit d'ailleurs au percement du plus grand tour de spire des gastéropodes turbinés, là même où les coquilles de La Vergne sont percées (Dupont *et al.*, 2014). Enfin, certaines valves présentent des perforations liées à des gastéropodes perceurs comme la natic, le pourpre ou le murex. L'origine de ces percements a été identifiée à la fois par leur forme, ~~la~~ **dimension de** leur diamètre et leur localisation sur les parures. Ces différents indices témoignent de la récupération de coquilles mortes et parfois préalablement percées glanées sur la côte dans les laisses de haute mer. Cette activité n'a rien d'anodin. Elle est bien différenciée de la quête de nourriture. Elle montre aussi que l'utilisation des coquilles a été anticipée dès leur ramassage.

Conclusions

« Il est grand temps d'en finir une fois pour toutes avec de soi-disant "rôdeurs de grèves" ("strand-loopers"), avec "une alimentation misérable", où "escargots et coquillages prennent une place considérable dans l'alimentation" (Larousse, 1984, p. 6860) » (Rozoy, 1993). Si les activités décrites dans cette phrase il y a plus de 20 ans sont exactement celles que nous venons de dépeindre, la description combinée des coquilles parure et des coquillages nourriture apporte une image moins misérabiliste de ces populations. Leur comparaison reste rare car l'archéologue divise bien souvent dès la fouille ce qu'il juge aliment banal du quotidien, des pièces plus prestigieuses que représentent les tests percés. Elles sont pourtant les témoins d'activités bien différenciées et de l'adaptation de l'Homme aux environnements marins dans toute leur diversité. Elles sont des activités du quotidien de ces populations de pêcheurs-chasseurs-cueilleurs au même titre que la chasse de gros gibiers, d'oiseaux marins, le ramassage de rognon de silex sur la plage...

La diversité des aliments et des produits marins est actuellement placée au centre des possibilités de développement du cerveau humain (Cunnane et Stewart, 2010). Ces produits des océans offriront ainsi des compléments alimentaires riches en Oméga 3 et autres acides gras permettant d'augmenter les capacités cognitives du cerveau (Cunnane et Crawford, 2014) et s'éloignent de l'image négative « d'une alimentation misérable » qui lui a été donnée par le passé. Les analyses isotopiques ont, en partie, participé à redorer le blason des mollusques marins au Mésolithique en remettant en évidence dans des sites comme Téviec et Hoedic les proportions importantes de l'ensemble des ressources d'origine marine dans la constitution même des squelettes humains (Schulting et Richards, 2001). Leur comparaison à la composition même des amas a montré la validité des analyses archéozoologiques. Ainsi, les quantités importantes des ressources marines décomptées dans les amas coquilliers sont en relation avec ce que les ossements humains enregistrent (Schulting *et al.*, 2004 ; Dupont *et al.*, 2007b). On peut ainsi depuis ces 20 années de recherche opposer à cette « alimentation misérable », la diversité des plateaux de fruits de mer consommée par les femmes et les hommes du Mésolithique (Dupont *et al.*, 2009). Cette diversité transparait à partir des coquillages, mais ce n'est là qu'une petite

portion de la diversité exploitée par ces groupes humains. Les crabes, les poissons, les oiseaux marins et terrestres, les mammifères marins et terrestres ont subi la même traque et la même connaissance accrue de leur éthologie par les groupes de pêcheurs-chasseurs-cueilleurs qui ont fréquenté les bords de mer (Dupont *et al.*, 2009). Ces populations ont su regarder les rochers, les briser, soulever les algues, gratter et racler le sable et la vase pour y débusquer l'ensemble des mollusques marins accessibles à marée basse et d'un gabarit suffisamment grand pour qu'ils soient jugés dignes de leurs critères pour leur consommation.

Coté parure, la description des coquilles utilisées montre, en effet, que ce sont des « rôdeurs de grève » mais cette expression n'est pas forcément négative au vu des observations réalisées. Ces groupes humains ont très bien pu arpenter la grève après chaque tempête, voire chaque marée, pour découvrir ce que la mer leur a offert. L'observation des éléments de parure montre d'ailleurs qu'ils ont été dûment sélectionnés à travers des critères comme leur dimension et leur fonctionnalité immédiate. Les femmes et les hommes de ces groupes humains n'ont d'ailleurs pas recyclé les coquilles des mollusques consommés, preuve que l'abondance de cette matière première n'était pas le seul critère qui a guidé le choix de l'utilisation de telle ou telle espèce. Ainsi, il ne suffit pas qu'une coquille soit bonne à décorer, encore faut-il qu'elle soit bonne à penser. En y regardant de plus près, les espèces les plus abondamment utilisées pour confectionner la parure ne sont pas toutes observées vivantes sur estran. Les littorines obtuses et les cyprées se cachent dans les algues, les nasses réticulées vivent enfouies dans le sable, les dentales et autres grands bivalves comme les bucardes vivent sous le niveau de la mer. Elles peuvent être des vecteurs de mystères, de peurs et de croyance qu'il est difficile de décrire pour ces périodes mais qui semblent influencer leur collecte pour des périodes plus récentes (Dupont, 2019). Leur façonnage consiste en un simple percement de la coquille et la forme d'origine du test rappelle l'océan. Elle est en accord avec la fusion de cette population avec son environnement. Les trois millénaires qui séparent La Vergne de Tévéc et d'Hoedic et les nombreux points communs observés sur la parure en coquilles marines témoignent d'une tradition suffisamment ancrée dans le quotidien des pêcheurs-chasseurs-cueilleurs pour perdurer. Ces simples coquilles percées resteront résiduelles chez les premiers agriculteurs et les populations qui leur succéderont. L'adoption de nouveaux modes de vie n'y est sans doute pas étrangère. Le modelage de la nature pour cultiver des céréales et élever du bétail est visible sur les parures confectionnées en coquilles marines. Il va jusqu'à effacer, par la confection de perles plates et circulaires, l'image même du coquillage et donc de l'océan.

Le rapport de ces groupes humains mésolithiques aux mollusques marins ne se limite sans doute pas seulement à l'alimentation et à la parure. Des indices de coquilles outils sont soupçonnés (Dupont, 2006) sans jamais avoir été prouvés par des analyses tracéologiques et ce malgré les essais de notre collègue D. Cuenca. La faute est peut-être à chercher du côté d'un usage expéditif de tels outils s'ils ont existé, de leur rejet hors des dépotoirs coquilliers alimentaires ou d'un aspect abimé des états de surface de ces tests. Les énigmatiques fragments de coquilles décorés de croisillons découverts à Beg-

er-Vil attestent d'usages non définis par l'archéologue (Kayser et Bernier, 1988 ; Marchand *et al.*, 2016 ; fig. 5). Identifier de prime abord comme les fragments « vraisemblablement d'un *Cardium Norvegicum* » (Kayser et Bernier, 1988), la bucarde de Norvège (actuellement *Laevicardium norvegicum*), nos dernières observations montrent qu'il s'agit en fait d'une patelle de très grande dimension. C'est sans doute l'épaisseur de la coquille qui a amenée à cette confusion spécifique. La nouvelle détermination est appuyée par la structure du test et l'observation d'une partie de l'empreinte de l'animal sur sa face interne. La découverte de deux autres plus petits fragments de patelles à croisillons au cours des fouilles des années 2010 confirme la détermination. Les patelles ne sont sans doute pas bonnes qu'à manger, mais le mystère demeure toujours sur la fonction de ces coquilles gravées.